

Sous les auspices de la Papauté, plus de trois cents évêques, répandus aux quatre vents du ciel, surprennent par la solidité de leur doctrine les cités protestantes, s'imposent au respect des populations musulmanes, offrent vaillamment leurs têtes blanchies par l'âge et les fatigues, aux fureurs du paganisme, couronnent en un mot, notre siècle, bien pauvre sous certains rapports, de toutes les splendeurs morales des âges primitifs.

Au-dessous des évêques et sous leur autorité, vingt mille prêtres, renonçant à toutes les affections de la famille, dépouillant, pour la plupart, toutes les habitudes de langue et de mœurs nationales, s'assimilent les coutumes de peuplades incultes, barbares qui répondront le plus souvent par une haine inconsciente à l'amour et au dévouement.

Enfin, auprès du sacerdoce, et comme des auxiliaires précieux fleurissent les vertus religieuses, et les Frères des Ecoles, les Sœurs de Charité, accourent pour soulager, fortifier, instruire les âmes déjà conquises, ou qui demandent l'eau du saint baptême.

Italie.—La charité de la noblesse romaine reste inépuisable au milieu même du système de dépouillement poursuivi par le gouvernement usurpateur. Le comte de Aaserte en témoignage de son inaltérable dévouement et attachement à l'illustre prisonnier du Vatican vient de lui envoyer mille livres pour le denier de Saint-Pierre.

A Rome, cinq individus accusés d'avoir voulu assassiner M. Cocapelieri, député socialiste, ont passé en jugement. Le chef de ces bandits nommés Tognetti est le frère d'un homme qui a été exécuté, en 1867, sous le gouvernement papal pour avoir fait sauter la caserne de Terriori, où plusieurs zouaves pontificaux trouvèrent la mort.

B.

Combat de Monte-Rotondo.

(25 OCTOBRE 1867)

(Suite).

Garibaldi, averti de l'insuccès de son fils accourut devant Monte-Rotondo et prit lui-même la direction de l'attaque. En présence de cette résistance inattendu et meurtrière, il fallait tout l'ascendant du vieux général pour relever le moral de ses troupes, et ne pas rester sous le coup d'un humiliant échec, lorsque le télégraphe escomptant le succès, avait déjà triomphalement annoncé la capitulation de la garnison à l'Italie entière. Garibaldi n'avait laissé à la station que 800 hommes, sous les ordres du colonel Salomone, député au parlement de Florence, et amenait avec lui le reste de ses forces.

La vue de leur héros et l'arrivée d'un renfort puissant ranimèrent l'ardeur des garibaldiens. Garibaldi en profita pour ordonner un assaut général, que les pontificaux fiers de leurs premiers succès attendaient avec une entière confiance.

Un peu après dix heures, une nouvelle attaque fut tentée, sans plus de succès, contre la porte Romaine. Les ga-

ribaldiens furent rejetés une seconde fois dans les maisons du faubourg avec des pertes sensibles. Du côté des pontificaux, un fourrier de la légion, nommé Desforges, eut le nez emporté et revint combattre après s'être fait panser. Exemple presque surhumain de courage et de volonté.

Une colonne sous les ordres du colonel Mosto attaquait au même instant la porte Ducale. Cette tentative fut également infructueuse et meurtrière. Le colonel Mosto et le major Giovagnoli y furent tous deux mortellement atteints. Le premier fut frappé par un éclat de mitraille; le second, émigré de Monte Rotondo et ancien capitaine dans l'armée royale, fut littéralement coupé en deux par un boulet.

En même temps, une troisième colonne s'avancait par la route de Monte Libretti et s'établissait dans la petite église de Notre-Dame-de-Lorette. Quelques coups de canon renversèrent sur eux les murs délabrés de ce vieux bâtiment; plusieurs y périrent, et d'autres, dans leur fuite, tombèrent sous les carabines des pontificaux.

Cependant, forts de leur nombre, électrisés par la présence de Garibaldi, les assaillants ne se rebutaient point et, toujours repoussés, revenaient sans cesse à l'attaque. Ils occupaient toutes les maisons, tous les abris, tous les plis de terrain, et faisaient de là un feu incessant. Ils gagnaient évidemment du terrain et se rapprochaient insensiblement de la place. L'unique pièce d'artillerie des pontificaux tonnait sans relâche. De la porte Ducale on la transporta à une meurtrière, ouverte entre les portes Romaine et Canonique. Quelques décharges suffirent à déloger, pour un moment, les garibaldiens du faubourg St. Roch.

On parvint enfin à dégager l'obusier et on le dirigea hors de la porte Canonique contre le couvent de Sainte-Marie, occupé par les garibaldiens; mais, soit accident, soit trahison, lorsqu'on voulut en faire usage, on s'aperçut après plusieurs ratés, que la lumière en était obturée. M. de Quatrebardes parvint encore à remettre la pièce en état: malheureusement cet accident, en occasionnant une perte de temps, permit aux assiégeants de se rapprocher des artilleurs et de l'infanterie de soutien, pour ouvrir contre eux une vive fusillade. M. de Quatrebardes quoique blessé à la main, continuait son service, mais, au moment où l'obusier était remis en batterie et prêt à rouvrir le feu, l'héroïque officier reçut une balle qui lui fracassa horriblement le bras; il s'obstina néanmoins à rester au combat en s'appuyant contre la porte. Au même instant, le capitaine Carlhian commandant le détachement de soutien, recevait en pleine poitrine une balle qui s'amortit sur son manteau roulé; et les garibaldiens commandés par le colonel Frigyesi, s'élançaient bravement pour s'emparer de l'obusier. Les légionnaires les repoussèrent à la baïonnette, puis on se hâta d'abandonner une position intenable et de rentrer dans la place. La porte était à peine fermée que les garibaldiens ramenés par l'intrépide Frigyesi, en heurtaient les parois avec leurs crosses. Une fusillade meurtrière les obligea bientôt à battre en retraite.

La perte de M. de Quatrebardes, mis complètement hors de combat, était irréparable, car il était non-seulement le chef de l'artillerie, mais l'âme de la défense.

Pour comble de malheur, lorsque le maréchal des logis Gregg, qui prit le commandement de la section, voulut se servir de l'obusier, celui-ci se détraqua une troisième fois et irrémédiablement. Un tel concours de circonstances funestes jeta un profond découragement dans l'esprit des pontificaux, et, dès ce moment chacun prévint la fatale issue de la lutte. Le combat continua pourtant avec la plus grande énergie.